

NABIL AYOUCH PRÉSENTE



UN ROAD-MOVIE PUNK AU CŒUR DU PRINTEMPS ARABE

C'EST EUX LES CHIENS

UN FILM DE HICHAM LASRI

مع الكلاب...



"Un comédien magnifique !"

Le Monde

acid
ASSOCIATION DU
CINEMA
INDEPENDANT
POUR SA DIFFUSION

AVEC HASSAN BADIDA YAHYA EL FOUANDI JALAL BOUFTAIM IMAD FIJAJ MALEK AKHMISS NADIA NIAZI SALAH BENSALAH ABDERAHIM SAMADI
PRODUCTION ALY' N PRODUCTIONS - NABIL AYOUCH SCÉNARIO & RÉALISATION HICHAM LASRI IMAGE ALI BENJELLOUN SON AISSAM ELKHAYAT MONTAGE SAFAA BARAKA IMAGE SAID RADI
ÉTAISONNAGE SAFAA BARAKA 1^{er} ASSISTANT RÉALISATEUR SAID RABI CASTING AMINE LOUADNI RÉGIE AZZEDINE TAOUSSI DIRECTION DE PRODUCTION AZZEDINE TAOUSSI
STUDIO ALI N° FILMS LABORATOIRE CCM EN PARTENARIAT AVEC UBI/KAN DISTRIBUTION NOUR FILMS PRESSE CLAIRE VIROULAUD

Nour
films



ALI N° PRODUCTIONS ET NOUR FILMS
PRÉSENTENT

C'EST EUX LES CHIENS

ECRIT ET RÉALISÉ PAR HICHAM LASRI

مع الكلاب...

Durée du film : 1h25 - Visa N°138 062

AU CINÉMA LE 5 FÉVRIER 2014

DISTRIBUTION

NOUR FILMS

Patrick Sibourd
4 rue Eugène Varlin 75010 Paris
contact@nourfilms.com
Tél. : 06 76 67 38 60

Isabelle Benkemoun
Tél. : 06 03 93 17 41

PRESSE

CINÉ-SUD PROMOTION

Claire Viroulaud
Assistée d'Agathe Lebreton
5 rue de Charonne 75011 Paris
claire@cinesudpromotion.com
Tél. : 01 44 54 54 77



SYNOPSIS

Majhoul vient de passer 30 ans dans les geôles marocaines pour avoir manifesté en 1981 durant les "émeutes du pain". Il retrouve la liberté en plein Printemps arabe.

Une équipe de télévision en quête de sensationnel décide de le suivre dans la recherche de son passé.

Ulysse moderne, Majhoul les entraîne dans une folle traversée de Casablanca, au cœur d'une société marocaine en ébullition.

Ou comment un perdant magnifique se fraie un chemin pour regagner sa place dans une société arabe moderne tiraillée entre un conservatisme puissant et une soif de liberté.



NOTE D'INTENTION DU RÉALISATEUR

“Nous aboyons avec des armes dans la gueule, des armes blanches et noires comme des mots noirs et blancs, noires comme la terreur que vous assumerez, blancs comme la virginité que nous assumons, nous sommes des chiens et les chiens, quand ils sentent la compagnie, ils se dérangent, ils se décollérisent et posent leur os comme on pose sa cigarette quand on a quelque chose d’urgent à faire.”

LÉO FERRÉ

C’est eux les chiens... Une sensation de devoir graver le temps sur du bois qui brûle pour capturer la course d’un revenant qui essaie de regagner sa place dans un monde à la fois familier et totalement différent. Le retour de “404” se déroule durant ce moment d’exaltation et de désillusion qu’est le Printemps arabe. A ces révoltes, se superposent les émeutes du pain de 1981. Le temps se disperse et les étincelles se mélangent. Parfois recevoir un coup de matraque ou une lueur d’espoir dans la gueule peut être la même chose, un peu comme des tâches de rousseur sur une gueule de bois... post révolution : 404 est revenu pour y assister comme témoin impuissant, obsédé par la recherche de sa famille...

C’est eux les chiens... Cavalcade effrénée à travers le temps perdu à jamais et l’espace qui s’échappe pour toujours. C’est le récit d’un cercle vicieux, d’une course contre le néant... Une course contre le silence qui rattrape un souvenir, un souvenir qui se perd pas à pas.

Churchill disait qu’“un peuple qui oublie son passé se condamne à le revivre”. Le temps prend de l’espace à travers un voyage sans fin, une quête homérique qui suit les traces laissées par ces autres après la disparition d’un nouveau / ancien monde dans un silence cacophonique.

C’est eux les chiens... 404, l’erreur inhumaine d’un système déviant, le personnage principal d’une ode à la mémoire. Il trimballe avec lui un essaim de questions qui vont à la fois ouvrir le récit et poser ses bases dramatiques. C’est l’histoire d’un homme qui a subi une amputation, une ablation... Une ablation de sa propre vie mais qui, malgré tout, continue à avoir des sensations dans son membre coupé, son membre fantôme. Fantôme d’un passé mille fois oublié... Les sensations de mort lui collent à la vie.

C’est eux les chiens... Un désir de film comme un sentiment d’urgence, mêlé aux souvenirs d’autres qui me hantent... A travers un mélange étrange de volonté de filmer la rue en ébullition, au moment du Printemps arabe, et un désir de recréer un Ulysse moderne qui revient à la vie pour reconquérir sa femme, ses enfants et sa vie. Il ne revient pas de Troie, ni de Corcyre mais d’un sombre et tortueux passé qui lui échappe en permanence. Loin du roman d’apprentissage, ce n’est pas un voyage initiatique. C’est le parcours d’un homme d’une autre solitude, d’un autre pays, d’un homme qui s’invente des chemins de traverse pour regagner les rivages de la vie, de sa vie et retrouver les êtres précieux qui la peuplent.

C’est eux les chiens... Ce n’est ni une accusation, ni une condamnation. C’est un simple constat...

Et je reviendrai une fois encore à Léo Ferré :

“Au paradis des pauvres chiens, les hommes portent des muselières...”

Hicham Lasri

ENTRETIEN AVEC HICHAM LASRI

Votre personnage principal semble amnésique, presque anachronique (tous les prisonniers de émeutes du pain au Maroc 81 ont été libérés il y a dix ans), ce rapport à l'Histoire replacée dans l'actualité rend le film passionnant, qu'est-ce que représente cette dimension historique pour vous ?

Pour moi l'ancrage dans cette période décisive, c'est l'idée de départ du film : comment donner l'impression de raconter le présent en exhumant un passé douloureux. Au cœur de ce dispositif, il y avait aussi la crainte de faire un film aux nuances difficiles à saisir en dehors du Maroc. Je me suis longtemps battu contre l'idée de nationalité dans un film car cela risque d'établir une barrière, mais je m'aperçois que cela donne une intensité dans le propos. Ce qui s'est passé dans mon pays (années de plomb - répression étatique - kidnapping et disparition des corps...) s'est aussi passé ailleurs (Italie - Chili - Argentine...) et rend le propos accessible.

Le film part du fait qu'en 1981 on voulait du pain et qu'aujourd'hui on veut de la dignité.

Le voyage émotionnel du personnage était ma préoccupation première au-delà du devoir de mémoire. Au moment des émeutes du pain à Casablanca, j'avais 4 ans, et un souvenir terrible de cette panique que je lisais dans les yeux de mes parents. Faire un film qui rappelle ce moment terrible est aussi une manière de régler mon compte avec ce souvenir.

Ce voyage intérieur est le vôtre mais aussi celui d'un pays que l'on voit à l'écran...

L'un des sujets du film est cette image du monde en guerre. J'ai fait le choix d'être opérateur sur le film, de cadrer tous les plans pour plonger moi et ma caméra dans le tumulte de Casablanca qui passe à certaines heures de la journée pour un champ de bataille. On a cherché à filmer le chaos d'un pays en voie de développement, qui vit à plusieurs vitesses. Il fallait capter la poésie de ce chaos et en faire un voyage cinématographique. On jongle et on traverse beaucoup de strates de la société marocaine. Beaucoup de thèmes sont abordés comme les sub-sahariens qui se retrouvent coincés au Maroc dans leur projet d'émigration vers l'Europe, le soulèvement populaire suscité par les printemps arabes, etc. Je ne les traite pas sous l'angle du militantisme, mais plus comme un match de foot, c'est à dire avec une certaine distance et pas mal d'ironie. J'ai voulu traiter le repli identitaire provoqué par ces révoltes par le silence : il n'y a aucune musique dans le film la plupart des dialogues sont hors champs, le son est capricieux...

J'avais envie de mélanger deux époques, avec pour seul commentaire que rien n'a changé au fond.

Le film commence effectivement par un cercle et on retrouvera cette figure tout au long du film.

Oui, car le personnage tourne en rond, comme beaucoup de choses autour de lui. Entre la ronde d'Ophüls, les danseurs de "On achève bien les chevaux"...

On sent dans votre film une conscience politique et une grande lucidité mais pas vraiment d'inquiétude. Vous ne semblez pas alarmé par des dérives possibles.

On ne peut pas changer un système si on ne change pas les gens. Dans le tiers-monde, on a suffisamment de problèmes ! L'éducation reste primordiale. Plutôt que de m'indigner, je préfère mettre mes angoisses et mes inquiétudes dans les films.

Vous n'abordez les printemps arabes que par les références audiovisuelles en toiles de fond et à travers ce jeune homme sans chaussures qui paraît très doux après les violences que subit le héros. Cette rencontre, c'est une sorte d'actualisation ?

Le grand-père rencontre son neveu. C'est le jeune qui gueule dans le mégaphone dans le premier plan du film. Il est en colère. Il revient sans chaussures lui aussi, comme son grand-père, à 30 ans d'intervalle ils sont dans le même état. J'aime l'idée d'exploiter une imagerie de conte (Cendrillon - Alice - le lapin blanc - le trou...) pour figurer des situations qui pourraient être fastidieuses à expliquer...

J'ai parlé avec beaucoup de "vingt-févrieristes" (ceux qui se sont soulevés au Maroc au moment du Printemps arabe) : être dans la rue est une façon assez rock de dire les choses de façon spontanée. J'essaye d'adapter mon écriture à cette façon d'être. Je trouvais drôle que souvent, les manifestants oublient pourquoi ils manifestent, les mouvements de masse peuvent être portés par une force d'inertie terrible et décérébrée. Souvent les manifestants n'avaient aucune considération idéologique ou revendication pour manifester. Il y avait parfois un esprit hooligan samplé avec une revendication politique floue. C'est eux les chiens a été aussi conçu pour être une sorte de comédie sombre.



En Tunisie ou en Egypte, les révoltes étaient économiques au départ.

Au Maroc, on n'est pas sur un règne de trente ans avec une dictature et une répression violente. J'appelle ça le confort, on n'est pas dans l'animalité. On n'est pas dans le besoin basique. Cela explique pourquoi c'était plus flottant au Maroc. Le peuple marocain adore son roi. L'anarchiste qui dit qu'il faut abattre le régime rend nerveux. La police est restée la même qu'autrefois. Les choses sont imprévisibles. Il y a des procès en cours contre des rappeurs. La répression est latente.

Le film semble très improvisé, c'est en fait très travaillé ?

Oui, je suis quelqu'un de très formaliste.

Ce qui m'amuse, c'est la recherche, être dans l'artisanat de la fabrication d'images étranges, inventer des émotions sans être dans une musique poussée ou des dialogues trop théâtraux. Je crois avoir fait un film youtubeur : il joue avec les codes de la télé-réalité, du documentaire, de la théâtralité et avec ceux des vidéos spontanées mises en ligne, parfois très scotchantes !

L'idée était de donner l'impression que ça se passe devant nous. C'est la caméra de télévision qui filme. Il fallait du hors-champ et de la frénésie, cela a été un gros travail de montage pour garder cette intégrité. Sur le scénario, Nabil Ayouch, le producteur, me demandait toujours "qui filme ?" alors j'ai décidé d'écrire le scénario en précisant à chaque séquence qui filme et pourquoi il filme en essayant d'y apporter des réponses logiques et précises. Cela me permettait de voir les choses plus clairement et d'être cohérent. J'ai fait le choix de travailler en équipe réduite. La plupart des figurants dans le film sont des badauds et un travail compliqué a été fait pour mélanger nos comédiens professionnels et amateurs avec eux...

Le scénario est solide et les repérages précis, mais par contre, les comédiens semblent libres dans leur expression et dans leur rapport à l'espace.

Le comédien apporte un bagage mais il n'y avait aucune improvisation. Il incarne les idées, même si les dialogues importent moins pour moi, c'était très écrit. Les comédiens jouent une situation mais ne sont pas conscients de l'enjeu du film dans sa globalité. Un film, c'est des petits bouts perméables à l'érosion. En improvisant, le comédien se mettrait dans sa zone de confort alors que pour moi il est intéressant d'arriver tous ensemble sur un territoire vierge.

Comment s'est passé le montage ?

Il y avait beaucoup de possibilités, des choses rajoutées au fur et à mesure du tournage. L'errance du personnage converge vers un point central. On a beaucoup coupé, ce fut complexe mais sans grand flottement, en six semaines.

Le SMS que le journaliste reçoit de la part de sa femme le déstabilise. Pourquoi ce personnage de journaliste écartelé ?

Il est parfois difficile de travailler sur un personnage qui n'a pas de passé. Les journalistes font leur travail, sans en rajouter. Ils n'ont pas de dignité dans leur travail. Souvent, ils trichent pour se mettre en valeur. Seul le stagiaire est honnête. Je voulais un personnage atypique, un homme dont l'ambition dévorante est contaminé par une vie de couple misérable car sans l'accomplissement personnel et l'accumulation de la frustration on glisse lentement vers une vie de malheur : le SMS le plonge dans le doute, ce qui est amusant pour nous. Cette ligne narrative crée une histoire parallèle, avec le machisme de base, la libération de la femme, etc. Ce personnage est à la limite de la caricature et cela crée un certain attendrissement pour lui. Il est absorbé par son obsession, se bat avec ses démons intérieurs. Cela évite que le récit soit totalement oppressant. Ça oxygène le récit et introduit un parallèle avec la vie ratée du personnage principale.

Comment vous sentez-vous dans le cinéma marocain aujourd'hui ? Isolé ou en groupe ?

Je suis un peu agoraphobe : le cinéma est un travail solitaire. Les possibilités d'émulation sont très limitées. Je consacre tous mon temps à ma famille et au développement de mes scénarii. J'aime travailler seul sur mes films. Mais je ne suis pas isolé : je travaille avec Nabil Ayouch, cinéaste et producteur très actif, je collabore avec Lamia Chraïbi qui a produit mon premier long-métrage **The End**. J'ai eu la chance d'être sélectionné pour le Résidence de La Cinéfondation de Cannes pour développer mon prochain projet de long-métrage. Avec tout ça, on n'a pas le temps de se sentir seul.

Vous êtes sans cesse dans un va-et-vient entre la caméra qui filme et la caméra où on est filmé.

Je joue avec le côté making of du film, mais il y a tellement de hors champ que ce ne peut pas être de la télévision. On est proche de la télé-réalité mais la réflexion sur l'outil caméra et la gestion de l'espace est permanente. La caméra comme outil d'oppression est centrale. J'ai voulu que la lumière crue banalise les personnages, que les flares baignent ce monde fiévreux en accentuant le côté désabusé du film.

*Propos recueillis par Olivier Barlet / Africultures
Cannes 2013*

BIOGRAPHIE D'HICHAM LASRI

RÉALISATEUR - SCÉNARISTE



Hicham Lasri est un cinéaste casablancais, après des études juridiques et économiques, il choisit l'abstraction du langage cinématographique et entame une longue période d'apprentissage en écrivant des pièces de théâtre, deux romans, des scénarii et des B.D. Après cette période, il passe par l'école de la pub et du clip avant de réaliser ses premiers courts-métrages en développant une approche personnelle ancrée dans la société casablancaise et stylisant les décors de cette ville ainsi que ses habitants.

Son premier film **The End**, (inédit - 2012) est une fable qui traite des derniers jours du règne du monarque Hassan II, **C'est eux les chiens...** est son deuxième long métrage.

Il développe actuellement **(Kill) S.** à la Résidence de la Cinéfondation du Festival de Cannes. Ce film racontera l'implosion d'un jeune couple dans un monde en fin de civilisation...

RÉALISATIONS

"C'est eux les chiens"

Cannes 2013 - sélection ACID

"The End", 1^{er} long-métrage

Cannes 2012 - sélection ACID

"Android", court-métrage, 2010

Prix de la recherche cinématographique de l'AMEC - Tanger 2012

SCÉNARIO

"La Beauté éparpillée", long-métrage de Lahcen Zinoun, 2007

Prix du deuxième rôle féminin pour Hanane Zouhdi
au Festival National Marocain du Film 9^e édition - Tanger 2007
Prix spécial du jury 13TH Palm Beach Film Festival - Avril 2008

ROMAN

"Stati©3 : éditions La Croisée des chemins - 2010

Résidence d'écriture à La Cité Internationale Des Arts, Paris,
accordée par le Ministère de la Culture marocain
et la Coopération française à Rabat - 2008

BIOGRAPHIE DE NABIL AYOUC

PRODUCTEUR

Nabil Ayouch est né le 01 avril 1969 à Paris. Il travaille entre Casablanca et Paris. En 1997, Nabil Ayouch réalise son premier long métrage, **Mektoub** qui comme **Ali Zaoua** (2000) a représenté le Maroc aux Oscars, puis viennent **Une minute de Soleil en moins** (2003) et **Whatever Lola Wants** (2008), produit par Pathé. Son premier court-métrage en 1992, **Les Pierres bleues du Désert** révèle Jamel Debbouze.



Nabil crée en 1999 Ali n° Productions, société avec laquelle il aide de jeunes réalisateurs à se lancer grâce à des initiatives telles que le Prix Mohamed Reggab, concours de scénario et production de 8 courts métrages en 35 mm. Entre 2005 et 2010, il produit 40 films de genre dans le cadre de la Film Industry. En 2006, il lance le programme Meda Films Development - avec le soutien de l'Union Européenne et de la Fondation du Festival International du Film de Marrakech - une structure d'accompagnement des producteurs et scénaristes des dix pays de la Rive Sud de la Méditerranée, dans la phase de développement de leurs films.

Nabil fonde le G.A.R.P. (Groupement des Auteurs, Réalisateurs, Producteurs) en 2002 et la «Coalition Marocaine pour la Diversité Culturelle» en 2003. En 2008, il participe à la création de l'Association Marocaine de lutte contre le Piratage qu'il préside.

En 2011, il sort son premier documentaire de long métrage, **My Land**, qu'il a tourné au Proche-Orient.

Nabil termine en 2012 **Les Chevaux de Dieu**, adaptation au cinéma du roman de Mahi Binebine "Les Étoiles de Sidi Moumen" qui s'inspire des attentats du 16 mai 2003 à Casablanca.

Sélection officielle au Festival de Cannes, ce long métrage récolte 25 prix en festivals, dont le Prix François Chalais, le Prix du Meilleur Réalisateur à Doha et l'Épis d'Or de Valladolid. Le film a été officiellement sélectionné pour représenter le Maroc aux Oscars.





FICHE ARTISTIQUE

Majhoul - 404	Hassan Badida
Lofli Sawssen	Yahya El Fouandi
Daoud Hasska	Jalal Bouftaim
Ali, le stagiaire	Imad Fijaj
Le cycliste	Malek Akhmiss
Naïma	Nadia Niazi
Le présentateur	Salah Bensalah
Rachid Doukhane	Abderahim Samadi

FICHE TECHNIQUE

Scénario & réalisation	Hicham Lasri
Production déléguée	Ali N' Productions - Nabil Ayouch
Image	Ali Benjelloun
Son	Aissam Elkhayat
Montage	Safaa Baraka
Mixage	Said Radl
Etalonnage	Safaa Baraka
1° assistant réalisateur	Said Rabi
Casting	Amine Louadni
Régie	Azzedine Taoussi
Direction de production	Azzedinne Taoussi
Durée	85'
Format de tournage	HD
Distribution	Nour Films

SELECTIONS ET PRIX

Sélection ACID 2013 - 66^e Edition Festival de Cannes
Grand Prix du Meilleur Film de Fiction au 10^e FCAT Cordoba 2013
Prix d'interprétation masculine - Festival international du Film d'Auteur de Rabat 2013
Compétition internationale au 35^e Cinemed de Montpellier
Compétition internationale Filmfest Hamburg 2013
Compétition Festival International du film de Dubaï 2013
Compétition Latin Arab International Film Festival Buenos Aires 2013
Sélection Edition 2013 du Maghreb des Films à l'Institut de Monde Arabe
Sélection Festival International du Film de Marrakech 2013 - Section "Coup de Cœur"



NOUR FILMS

LE DISTRIBUTEUR

Nour Films est une société de Distribution fondée par Patrick Sibourd. Isabelle Benkemoun le rejoint comme associée pour poursuivre le développement entamé depuis 5 ans.

Son objectif est de soutenir des projets et des films indépendants qui portent un regard engagé sur le monde en travaillant main dans la main avec leurs réalisateurs et leurs producteurs.

En 2009, Nour Films sort son premier film en salles, le documentaire **Lettre à Anna** d'Eric Bergkraut. Consacré à la journaliste russe Anna Politkovskaïa, le film a réuni plus de 350 salles en France et a fait l'objet d'une avant-première remarquée au Parlement Européen.

En 2010, Nour Films sort **La femme aux cinq éléphants** de Vadim Jendreyko qui est resté à l'affiche à Paris pendant plus d'un an.

En 2011, Nour Films distribue **Jazzmix in New-York, Une vie avec Oradour** et **Cloud Rock, mon père**.

En 2012 sortent **Impunité** de Juan Lozano et Hollman Morris, **Kurdish Lover** de Clarisse Hahn, et **Anna Halprin, le souffle de la danse** de Ruedi Gerber.

En 2013, après **Pierre Rabhi, au nom de la Terre** de Marie-Dominique Dhelsing, qui en seulement 5 mois a atteint les 100 000 spectateurs, Nour Films sort son premier long-métrage de fiction, **Ma belle gosse** de Shalimar Preuss.

En 2014, après **C'est eux les chiens**, en salle à partir de février, trois autres films sortiront :

No Gazaran de Doris Buttignol et Doris Menduni

Les Sœurs Quispe de Sebastian Sepulveda (Prix de la Meilleure Image à la Semaine Internationale de la Critique - Mostra de Venise 2013).

Nour Films réunit un catalogue de films documentaires distribués dans le monde entier.



